

Que s'est-il passé sur le *Foederis Arca* ?

par ROBERT DE LA CROIX

*Les réactions humaines en mer ne prennent-elles pas plus d'intensité du fait que tout se passe en quelque sorte en vase clos ? Comprimés dans l'étroit univers d'un navire, les sentiments éclatent avec une violence qui peut conduire à la mutinerie, au meurtre. Robert de la Croix nous le montre en évoquant l'histoire du *Foederis Arca*.*

Le **8 juin 1864**, le trois-mâts français de 500 tonneaux, *Foederis Arca*, quitta Sète avec un chargement de charbon, de vins et de spiritueux destiné aux troupes françaises combattant au Mexique. Il n'arriva jamais à destination.

On s'expliquait mal cette disparition, lorsque le 22 août suivant, l'avis *Monge* entra à Brest avec huit naufragés. Huit naufragés du *Foederis Arca*.

- Le bâtiment, a coulé dans la nuit du 30 au 31 juillet, déclara Lénard, le maître d'équipage. Il y avait trois mètres d'eau dans les cales. Une brèche qu'on ne pouvait pas obturer. Le capitaine Alfred Richebourg décida l'évacuation. L'équipage prit place dans la baleinière avec dix jours de vivres.

- Et le commandant ? demanda-t-on à Lénard.

- Il était resté à bord avec le second, le cuisinier et le mousse. Il ne voulait quitter le navire qu'au dernier moment. Il devait alors embarquer dans le canot. Après l'abandon, nous nous sommes éloignés à quelques encablures pour ne pas être entraînés dans le naufrage du bâtiment. A l'aube, le *Foederis Arca* avait disparu. La mer était déserte. Seul le canot flottait au milieu de débris divers. Il était chaviré.

- Et le capitaine, son second, les deux hommes qui étaient avec eux ?

- Nous les avons recherchés toute la matinée. On pensait qu'ils nageaient, essayant de nous rejoindre. Hélas ! on n'a retrouvé aucun corps. On a fait route alors au nord-est, vers les parages fréquentés des îles du Cap Vert. Le cinquième jour, on a aperçu une voile. On a fait des signaux. Une heure plus tard, on était à bord du brick danois *Mercurius*. On nous a laissés à Saint-Vincent. Treize jours après le *Monge* arrivait et nous rapatriait.

D'autres naufragés furent interrogés séparément. Leurs récits concordaient. Un rapport fut rédigé et transmis aux autorités. C'était, hélas ! un événement de mer comme il s'en produisait trop souvent. Et l'affaire fut classée.

Un naufrage suspect

Au mois de septembre 1864, le ministère de la Marine reçut une lettre de Justinien Aubert, le frère de Théodore Aubert, le second du *Foederis Arca*,

dans laquelle il émettait des doutes sur la véracité du témoignage des naufragés.

Tout d'abord, il remarquait que, par une coïncidence étrange, les disparus étaient les deux officiers et deux hommes qui n'étaient pas matelots, le cuisinier et le mousse.

Justinien Aubert était marin et c'était en marin qu'il considérait l'événement. Que le capitaine du voilier ait quitté le bord le dernier, c'était normal, mais que le second ait abandonné les matelots à leur propre sort, voici ce que Justinien Aubert ne comprenait pas. Et puis, le mousse, un enfant de onze ans, aurait dû être évacué le premier. Or, il était demeuré à bord avec le capitaine.

Au ministère, la lettre fut transmise à un quelconque service qui se contenta d'envoyer une copie du rapport de l'enquêteur à Aubert. Celui-ci, tenace, envoya une nouvelle lettre. On ne lui répondit pas.

Aubert ne renonça pas. Une autre circonstance du naufrage lui semblait suspecte. Les matelots avaient affirmé n'avoir pas vu couler le *Foederis Arca*, la nuit étant trop noire. Aubert fit une enquête. Dans la nuit du 30 juillet, il faisait beau et la lune avait brillé une partie de la nuit. Même à un mille, on aurait dû voir le naufrage du voilier.

Le 27 janvier 1865, Justinien Aubert expédia au ministre de la Marine une troisième lettre. Il concluait que l'équipage s'était rendu, pour le moins, coupable du crime d'abandon de ses officiers.

Cette fois, comme Aubert apportait des faits nouveaux, on ordonna un supplément d'enquête. Malheureusement tous les naufragés s'étaient embarqués et étaient éparpillés aux quatre coins du monde. On retrouva seulement Julien Chicot, le novice. Il fut interrogé par le commissaire Dufresne de l'Inscription maritime de Nantes.

- Voyons, dit ce dernier à Chicot, pendant les cinq jours que vous avez passés dans le canot, vous avez dû parler de l'événement. Que disait Lénard, le maître d'équipage ?

- Je ne m'en souviens plus.

- Il n'a pas parlé du naufrage ?

- Non. Il était trop occupé, comme nous tous, à chercher les moyens de nous en sortir. Il guettait une côte, une voile.

- Et tu n'as vraiment pas vu couler le *Foederis Arca*.

- Mais non ! C'est sûr que je n'ai pas vu couler le bâtiment.

- Tu ne devais pas regarder du bon côté, alors. La nuit était claire.

- Oui. Peut-être bien.

Dufresne était persuadé que le garçon mentait, qu'il devait cacher quelque chose. Il jugea pourtant plus habile de ne pas insister dans l'immédiat. Il se contenta d'attirer l'attention de Chicot sur les conséquences d'un faux témoignage, au cas où on découvrirait la vérité. « Ce qui ne saurait tarder » affirma Dufresne.

Sa tactique était bonne et ses menaces voilées furent efficaces.

Un mois plus tard, Chicot se décida à aller revoir, de son plein gré, le commissaire. Et il parla. D'abord par bribes. Puis il raconta dans le détail, ce qui s'était passé sur le *Foederis Arca*. Derrière les mots malhabiles de l'adolescent

se peignaient, en larges touches sanglantes, une des plus sombres tragédies de l'histoire de la navigation.

Alcool et calme plat

Dès l'entrée dans l'Atlantique, le voyage commença mal. Le *Foederis Arca* s'immobilisa, le vent étant tombé. Et c'est peut-être dans cette circonstance qu'il faut rechercher la cause lointaine du drame qui allait se dérouler.

La vie sur un navire encalminé est déprimante. Les hommes, inactifs, arpentent le pont, palabrent dans le poste, se disputent. Et puis l'atmosphère du bord n'était pas bonne. Le capitaine Richebourg était un bon marin, mais d'un caractère inégal. Il tolérait certaines fautes, puis brusquement sévissait avec démesure.

Le second, Théodore Aubert, lui, un garçon de vingt-huit ans, large d'épaules et de haute taille, menait fermement l'équipage. Il avait un défaut : il ne savait pas, dans les moments de détente, témoigner de la sollicitude aux matelots, les interroger sur eux-mêmes, sur leur famille. Et puis, avant l'appareillage, un incident avait aigri les rapports de l'équipage avec les officiers. Quelques hommes avaient refusé de poursuivre le chargement un dimanche après-midi. On leur avait interdit d'aller à terre. Ils étaient passés outre. Trois d'entre eux avaient été punis d'un retranchement de solde.

Le *Foederis Arca* était toujours encalminé. Les matelots avaient trouvé un dérivatif à leur ennui : l'alcool de la cargaison. Le novice descendait fréquemment dans la cale pour remplir une dame-jeanne ou ramener des bouteilles de rhum.

Aubert, au cours d'une incursion inopinée dans les postes découvrit les bouteilles volées. Il annonça des sanctions. Le soir, deux matelots remontèrent encore du vin et trouvèrent une cachette.

Aubert s'en aperçut et ordonna au maître d'équipage de sévir. Lénard, buté et sournois, affirma que personne ne touchait à la cargaison. Si quelques hommes avaient une démarche titubante, c'était parce qu'ils étaient incommodés par le soleil.

Il est vrai qu'il chauffait dur le soleil. Il répandait une lumière blanche sur la mer. Sous sa chaleur brutale, l'alcool montait davantage à la tête. On jetait des regards haineux aux officiers, ces empêcheurs de danser en rond. Qu'est-ce que cela pouvait leur faire qu'on boive une bouteille de temps en temps ? Il y en avait plein le bateau.

Aubert, conscient du danger que faisait courir au *Foederis Arca* cet équipage ivre, monta la garde devant les panneaux de cale, surveillait les matelots, posait des cadenas, effectuait des rondes, la nuit.

Son action fut efficace. Avec rage, les hommes voyaient leur provision d'alcool diminuer. Ils maudissaient le second et échafaudaient des plans de vengeance.

Enfin, le vent souffla et le *Foederis Arca* reprit sa route.

La mauvaise humeur de l'équipage ne cessa pas. On conservait de ces jours de calme, de cette longue ivresse oisive, un souvenir à la fois agréable et irrité. Pour faire sentir leur mécontentement, les hommes

renâclaient à exécuter les ordres. Et on continuait de boire quand même, une barrique étant restée en perce, malgré la surveillance d'Aubert.

La mutinerie éclate

L'après-midi du 29 juin, Julien Chicot vit Tessier, le charpentier, qui gesticulait, le visage rouge, criant d'une voix éraillée à ses camarades : « Il faut lancer à la mer ce cochon de capitaine et ce cochon de second ! »

On l'approuva par des murmures haineux et des ricanements.

Un quart d'heure plus tard, Aubert lança un ordre :

- En haut tout le monde ! A passer les drisses de bonnettes !

Des groglements lui répondirent. Les hommes qui étaient de repos ne bougèrent pas.

- J'ai dit : tout le monde ! insista Aubert.

Des visages mauvais se levèrent un instant vers lui, puis se détournèrent.

La mince silhouette de Richebourg apparut sur la dunette. Le commandant était pâle. Ses lèvres tremblaient. La rage semblait l'étouffer. Enfin, il parla.

- Je... Je brûlerai la cervelle à qui n'obéira pas !

Aubert s'approcha de lui, agacé.

- Ne les menacez pas, commandant. Ils sont surexcités. Laissez-moi agir.

- Le commandant va prendre des sanctions contre vous, dit Aubert aux matelots.

Ces derniers restèrent immobiles

Richebourg brandissait maintenant le cahier de punitions. Ceux qui avaient refusé d'obéir subiraient un retranchement de solde de quinze jours.

Les révoltés descendirent dans le poste d'équipage en riant jaune.

- Ils ne veulent plus payer le travail maintenant ! On se paiera bien nous-mêmes.

- A la mer ! Il faut jeter les galonnés à la mer ! C'est comme cela qu'on se débarrasse de la vermine !

Ils combinèrent un plan. La nuit, quand le capitaine sera dans sa cabine, on fera du bruit à l'avant. Le second viendra. On le saisira et on le jettera par dessus bord.

Meurtre dans la nuit

L'ombre baigne maintenant le *Foederis Arca*. Oillic, un géant roux, est à la barre. Dans le carré, Richebourg et Aubert causent à voix basse. Thépaut, le charpentier, contemple la mer d'un regard absent. Lénard, le maître d'équipage, repose sur sa couchette.

Chicot se dirige vers le poste, après avoir essuyé la vaisselle avec le mousse. Une voix le hèle dans l'ombre.

- Va remplacer Oillic à la barre !

L'adolescent obéit. Oillic lui donne le cap et s'éloigne.

La porte du carré s'ouvre. Aubert apparaît. Il lève la tête vers la voilure. Il ordonne :

- Amenez la bonnette de dune !

Il ne voit aucun homme. Il cherche autour de lui. Le pont est désert.

- Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il à Chicot. Où est Oillic ?

Aubert pousse un cri. Il sent deux bras qui le ceinturent. Un autre homme le serre à la gorge.

- Bougres de faillis chiens, hurle Aubert. Vous êtes fous ? Allez-vous me lâcher ?

Quatre matelots, assaillent le second. Il résiste, s'arc-boute, envoie un de ses agresseurs rouler sur le pont. Malgré sa résistance, il est poussé vers la lisse.

- A mort ! A la mer !

Aubert lutte de toutes ses forces. Adossé à la lisse, il repousse les mutins.

- A moi, Lénar !

Aubert avait tourné la tête. Il espérait l'aide de Lénard qui entendit certainement ses appels, mais ne se montra pas. Et ce répit causa sa perte. Un matelot le saisit aux épaules. Un cri, et le bruit d'un plongeon : Aubert venait de basculer à la mer.

La respiration courte des hommes essoufflés par la lutte monta dans le silence.

- Il a fini de nous empoisonner, ce fumier !

Les mutins se passèrent une bouteille de rhum pour fêter leur victoire.

Derrière eux, résonna un pas lourd.

- C'est Lénard, dit un matelot. Oh ! Lénard, on l'a eu. Viens boire un coup.

Tous se retournèrent.

Et reculèrent comme devant un fantôme.

Aubert, l'uniforme ruisselant d'eau, avançait vers eux. Il criait d'une voix forte : « A moi, commandant ! A moi, Lénard ! »

Ce fut une nouvelle mêlée. Aubert écartait les couteaux levés, se défendait avec une énergie démente, portait lui-même des coups. Il réussit à gravir les premiers échelons d'un hauban. Il lançait des coups d'oeil hagards autour de lui, dans l'attente d'une aide miraculeuse. Oillic, avec une barre de fer, frappait les mains agrippées aux cordages. Des taches sanglantes s'élargissaient sur la vareuse du second qui tomba sur le pont. Lançant des cris de haine, des injures, les matelots s'acharnèrent sur lui jusqu'aux derniers soubressauts. C'est un cadavre qu'ils firent enfin basculer à la mer.

Les clameurs de triomphe s'arrêtèrent net. Richebourg était enfin sorti de sa cabine. Il avait un pistolet dans chaque main.

- Attention ! Il va tirer !

Richebourg aurait dû tirer, en effet, et sans hésiter. Or il hésitait. Pâle, les traits serrés, il trahissait un désarroi devant un événement qui le dépassait. Les mutins le comprirent et cessèrent d'avoir peur, mais n'osaient pas encore attaquer leur commandant. Oillic, lui, n'hésita pas. Il grimpa sur la dunette, bondit sur Richebourg par derrière, le ceintura et le désarma.

Tous se précipitèrent sur lui. Ce fut plus rapide que pour Aubert. Des couteaux se levèrent. Plié en deux sous les coups, Richebourg essayait de se dégager.

- Ne m'assassinez pas ! hurlait-il d'un ton tour à tour menaçant et suppliant.

Les mutins hésitèrent, se regardèrent. Le maître d'équipage cria : « A la mer ! » Une fureur sauvage les anima. Le corps de Richebourg fut balancé au-dessus de la lisse.

Richebourg n'était que blessé. Il nagea quelques instants le long du bord. Puis sa voix monta dans la nuit, une voix étranglée où se mêlaient curieusement la résignation et l'imprécation :

- Dieu vous conduise. Mais vous aurez la tête coupée !

On sacrifie le mousse

L'aube éclairait le *Foederis Arca*. Le pont témoignait du drame de la nuit : hache fichée sur la lisse, couteau taché de sang sur un tas de cordage, bouteilles vides roulant sur le pont.

Vers midi, Lénard réunit ses camarades dégrisés. On discuta. Les uns voulaient rallier un port et expliquer que le commandant et le second étaient morts de maladie. Les autres suggéraient de se diriger vers l'Afrique et de s'établir sur une côte déserte.

Lénard haussa les épaules.

- Des bêtises, tout cela, dit-il. Voici ce qu'on va faire. On coule le bâtiment. On prétendra que le *Foederis Arca* avait une voie d'eau et qu'on a dû l'abandonner. Au cours du naufrage, le canot du commandant et du second aura disparu. D'accord ?

Personne n'opposa d'objections. D'ailleurs, les mutins ne savaient plus très bien où ils en étaient. Ils n'éprouvaient même plus le besoin de s'enivrer. Le cuisinier ne cessait de tenir des propos incohérents. Une nuit, il se jeta à la mer. Personne ne s'inquiéta de son sort.

Le charpentier perça des trous dans la coque. Le 3 juillet, dans la nuit, le voilier s'enfonça rapidement. L'équipage prit place dans la baleinière qui mit le cap au nord nord-est vers les îles du Cap Vert.

Chacun répéta les réponses qui seraient faites aux enquêteurs. Lénard ne craignait pas d'être trahi. Il s'inquiétait pourtant au sujet du mousse qui était resté terré dans un coin du navire pendant les meurtres de Richebourg et d'Aubert.

- Le gosse parlera sûrement, murmura Lénard. Et s'il parle, on passe tous à la guillotine.

Cette perspective fit taire les derniers scrupules. Froidement, on décida de supprimer l'enfant. Le 4 juillet au soir, Lénard dit au charpentier : « Il faut délester ! ».

C'était le mot convenu. On saisit le mousse à moitié endormi et on le jeta à la mer.

Les plus endurcis des mutins se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre les cris de l'enfant qui appelait à l'aide. On fit force de rames. Et ce fut le silence.

A l'aube du 5 juillet, une voile apparut. C'était le brick danois *Mercurius*. Une heure après, les mutins du *Foederis Arca* commencèrent à jouer leur comédie sinistre. Ils furent les premiers étonnés de la jouer si bien et d'être crus si facilement.

Cela leur semblait trop beau pour durer. D'instinct, ils cherchèrent à s'éloigner de France. Ils s'embarquèrent sur des bâtiments naviguant au long-cours. Les mois passaient. Ils étaient persuadés être hors d'atteinte de la justice.

Ils se trompaient. A la suite des révélations de Chicot, un mandat d'arrêt fut lancé contre eux, le 15 mars 1866. Un à un, ils furent arrêtés soit en Amérique du Sud, soit dans un port de la Baltique, soit à leur retour en France.

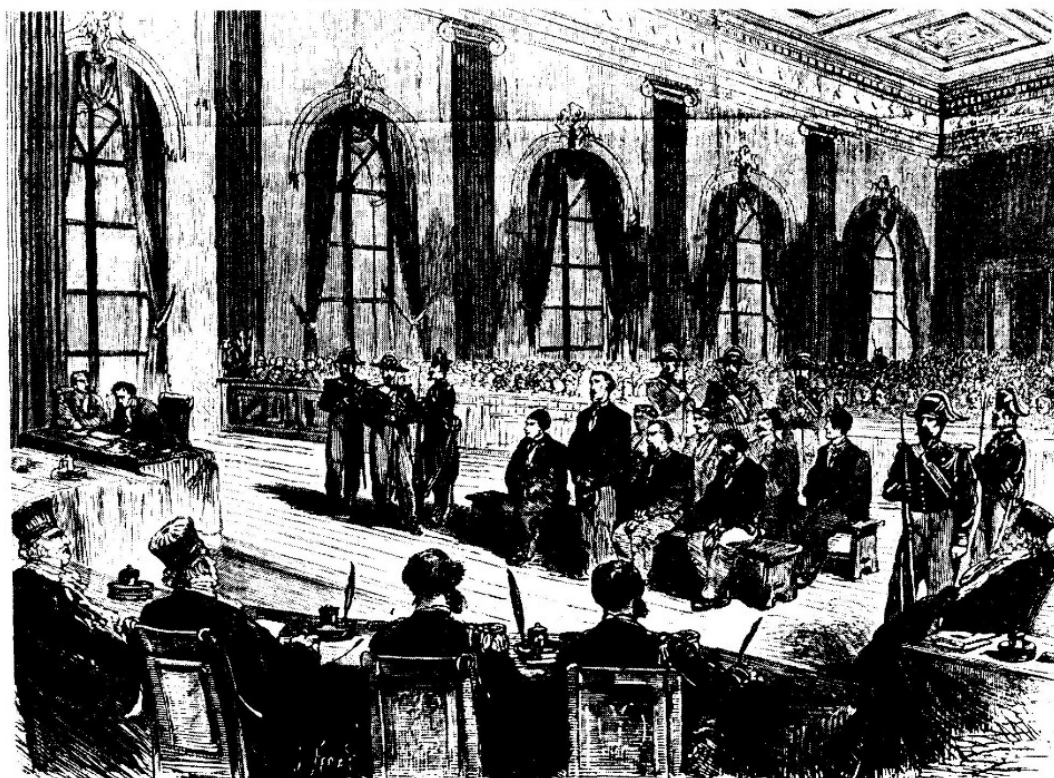
Les hommes du *Foederis Arca* - sauf un qui ne put être retrouvé - passèrent tous devant le tribunal maritime de Brest, le 19 juin 1866.

Les avocats tentèrent de démontrer que les inculpés avaient des sujets de se plaindre de leurs officiers et qu'ils avaient agi sous l'influence de l'ivresse. Ils soutinrent que les matelots n'avaient pas fait acte de piraterie puisque ceux-ci n'avaient pas eu l'intention de s'emparer du *Foederis Arca*.

Mais il y avait le meurtre du mousse dont l'ombre plana sur les débats. Le tribunal rendit son jugement. Les deux novices et deux matelots furent acquittés. Lénard, Oillic, le charpentier et un autre homme furent condamnés à mort. Ils furent exécutés, comme l'avait prédit le capitaine Richebourg, avant de disparaître dans l'eau noire.

ROBERT DE LA CROIX

20 juin 1866. Audience au tribunal maritime de Brest pendant le procès des matelots du *Foederis Arca*.
Croquis exécuté pendant l'interrogatoire des accusés.



Le Foederis Arca et les principaux protagonistes de l'affaire - Photo
carte-postale de l'époque - Musée de la Police - Paris.



Pierri.



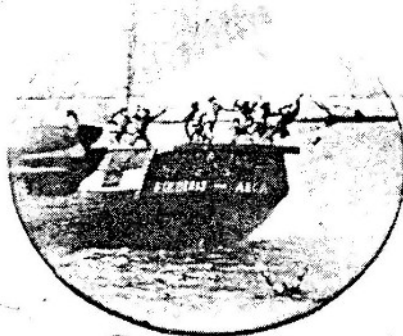
Carbuccia



Ceissier.



Senard.



Foederis Arca.



Koëlic



Teclere.



Obicot.



Marnico.